Zeitschrift: Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy

Herausgeber: Schweizerische Philosophische Gesellschaft

Band: 36 (1976)

Artikel: Expérience spontanée et théorie rationnelle

Autor: Küng, Guido

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-883214

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Expérience spontanée et théorie rationnelle[1]

par Guido Küng

1. Il semblerait que pour saisir la réalité l'homme possède deux facultés tout à fait différentes, voire même opposées: d'un côté ce qu'on pourrait appeler la compréhension intuitive, spontanée, et de l'autre la raison analytique et calculatrice. Souvent nous nous orientons dans les situations concrètes d'une façon spontanée. Nous savons sans réfléchir où nous en sommes et ce qui est à faire. Cela semble n'avoir rien à faire avec des raisonnements, des calculs, des constructions théoriques. Evoquons quelques exemples typiques mais variés d'une telle compréhension intuitive.

Souvent nous savons d'une façon spontanée, sans réflexion, que notre interlocuteur est sincère, ne ment pas, etc. (Evidemment il peut arriver de même que nous ayons la conviction indubitable que quelqu'un ne dit pas la vérité, n'est pas franc, nous cache quelque chose, etc.) Dans ces cas nous savons ce que nous savons d'une façon directe, sans calculs ni argumentations, par un sentiment spontané. Je ne nie pas qu'il y ait aussi des cas où nous sommes en doute, où nous n'arrivons pas à voir clair, où les intentions véritables de notre interlocuteur nous échappent. Et j'admets volontiers qu'il est possible qu'un tel «savoir» (comme toute autre sorte de savoir d'ailleurs!) peut parfois s'avérer avoir été une méprise, une erreur. Je veux simplement rappeler qu'il existe des cas d'une compréhension spontanée d'autrui où cette compréhension n'est pas le résultat d'un calcul rationnel et où aucune construction théorique n'entre en jeu.

De fait, chaque perception ordinaire est elle aussi un cas d'une telle compréhension spontanée. Lorsque j'entre dans une chambre et que je vois un chat couché sur le canapé, je sais cela spontanément. Je ne l'ai pas déduit dans le cadre d'une théorie, par des calculs rationnels,

---

[1] Conférence présentée à la Société romande de philosophie à Lausanne, le 12 décembre 1975.

j'ai simplement vu et compris que ce qui est devant moi sur le canapé est un chat. C'est seulement lorsque ma conviction primordiale est mise en question, est contestée, que je commence à raisonner, à chercher des arguments et des preuves.

Notre compréhension du langage est elle aussi un cas très important d'une telle compréhension spontanée et intuitive. Nous savons par exemple sans réfléchir que les trois énoncés suivants: «Il a regretté la querelle», «Il a regretté qu'ils se soient querellés», «Il a apaisé la querelle», sont des énoncés acceptables et bien formés; et que par contre «Il a apaisé qu'ils se sont querellés» n'est pas un énoncé acceptable, qu'il est mal formé. Mais pourquoi? Pourquoi le sens du dernier énoncé ne forme-t-il par un tout cohérent? Si on me demande cela, je n'ai pas une réponse toute prête, je ne peux pas tout de suite donner des raisons. Je sais simplement par ma compréhension spontanée du français que l'énoncé «Il a apaisé qu'ils se sont querellés» n'est pas en ordre. Tous ceux qui savent parler français ont un sens spontané de la langue *(Sprachgefühl, Sprachsinn)*, pour ce qu'on peut dire et pour ce qui est grammaticalement incorrect. Donner une explication rationnelle de la raison qui nous fait accepter «Il a regretté qu'ils se sont querellés» et rejeter «Il a apaisé qu'ils se sont querellés», cela demande de la réflexion, la construction d'une théorie linguistique. Mais l'homme de la rue n'a pas besoin d'une telle théorie. Il sait intuitivement que le premier énoncé est bien formé et que le deuxième est mal formé.

La compréhension intuitive joue un rôle important dans les questions morales, esthétiques, idéologiques. Si par exemple je suis le seul témoin d'un accident, ma conscience me dit sans équivoque et sans que je réfléchisse que je ne peux pas ignorer le blessé, que je dois appeler du secours, etc. Je n'ai pas besoin de peser le pour et le contre, de délibérer; de construire p. ex. une analogie entre cet accident-ci et un cas hypothétique où ce serait moi le blessé et l'autre le témoin, etc., pour en déduire ce qui est mon devoir. De même dans des questions esthétiques, c'est ma sensibilité spontanée qui me dit que ceci est un bon roman, un tableau intéressant, et que cela est du «kitsch». Et la même chose vaut aussi pour les questions profondes concernant la vie et la *Weltanschauung*. Par exemple, je suis convaincu qu'une vie qui ne dépasserait pas le cadre des problèmes terrestres ne peut pas être satisfaisante. Je n'ai pas besoin de preuve pour cela. Ma conception de la vie est simplement ainsi. Ce n'est que lorsque je rencontre une

conviction opposée que je commence à chercher des arguments et des raisons.

Dans tous ces cas nous avons donc un savoir, une conviction spontanée qui n'est pas le résultat d'une argumentation, d'un calcul, d'une théorie rationnelle. Et malgré cela nous n'hésitons pas à nous y fier.

2. Mais il y a d'autres cas où il semblerait erroné de se laisser guider par une simple compréhension intuitive. Si un ingénieur bâtit un pont, il ne doit pas se fier à une appréciation spontanée. Il doit calculer.

De même si je dois acheter une nouvelle voiture. Quel modèle choisir? Je sais que je devrais comparer exactement la consommation d'essence, la force du moteur, etc. Je devrais calculer quel modèle présente le plus d'avantages par rapport au prix que je veux payer. Bien sûr, on choisit souvent d'une façon irréfléchie, parce que le modèle nous tape à l'œil, le vendeur nous est sympathique, etc.; mais on sait bien que cela n'est pas la meilleure façon de procéder.

Est-ce le domaine qui détermine si on doit se fier à la compréhension intuitive ou si l'on doit entreprendre des calculs rationnels? Pascal, p. ex., qui a opposé la raison et «les raisons du cœur», n'a-t-il pas accepté des domaines réservés au cœur où les calculs rationnels sont déplacés? Et depuis Dilthey et Windelband on a souvent opposé les sciences humaines *(Geisteswissenschaften)* et les sciences naturelles de telle façon que dans le domaine des premières la compréhension intuitive (le *Erleben*) joue le rôle principal, tandis que les sciences naturelles sont censées être le champ par excellence de l'explication théorique (du *Erklären*), c'est-à-dire de la formulation exacte de lois universelles et de prédictions rationnelles.

3. Mais est-il vrai que compréhension intuitive et argumentation rationnelle s'excluent de cette façon là? Y a-t-il vraiment des domaines où la connaissance intuitive est la seule appropriée? Et y a-t-il d'autre part des domaines où seulement le calcul rationnel, la construction de théories entrent en jeu, et où la compréhension intuitive ne joue pas de rôle? *J'aimerais convaincre le lecteur que cela n'est pas le cas: que partout compréhension intuitive et argumentation rationnelle vont de pair.*

Supposons qu'il y ait un domaine où seule la compréhension intuitive serait appropriée: cela voudrait dire qu'aucune discussion n'y est possible. Evidemment, bien des occasions peuvent susciter un tel pessimisme sceptique. Mais le comportement naturel de l'homme s'oppose, va contre un tel scepticisme: en fait c'est inhumain et

pratiquement intenable de refuser toute discussion. Dans tous les domaines, il arrive que nos convictions intuitives et spontanées ne soient pas en harmonie: soit que ma conviction est en désaccord avec celle de mon voisin, soit que mes convictions propres se contredisent ou sont instables. Dans tous ces cas on commence spontanément à argumenter, à raisonner. On ne se tait pas comme un sceptique devrait le faire. On commence à dialoguer avec le voisin, même si ce n'est peut-être que sous forme d'une querelle: on lui fait des reproches ou profère des injures... Mais le plus souvent on essaye aussi de défendre son point de vue avec des arguments rationnels. Et de même dans le cas d'un conflit intérieur: là aussi on commence un dialogue, un dialogue intérieur avec soi-même, où l'on essaye de tirer les choses au clair, de peser le pour et le contre, de raisonner... (avec quel succès, cela reste évidemment une autre question).

Mais tout cela veut dire qu'on articule sa position, qu'on formule des énoncés. On essaye de trouver des justifications, des réponses aux questions de l'adversaire. On argumente. Des relations logiques s'établissent entre les énoncés: si *A* alors *B;* ou bien *B* ou bien *C; C* parce que *D;* etc. Et ainsi on obtient pour chaque point de vue, pour chaque position, un réseau d'énoncés de plus en plus large, de plus en plus élaboré et complexe. C'est-à-dire on obtient des *théories.*

Il y a donc un chemin naturel, le chemin du dialogue, qui mène de la compréhension intuitive aux théories explicitement formulées, aux théories rationnelles.

4. Mais il faut aussi souligner la relation opposée: en fait, la construction d'une théorie rationnelle repose toujours sur des expériences vécues, sur une compréhension intuitive et spontanée. Car une théorie n'est pas seulement un calcul, un pur jeu de symboles. Une machine électronique, par exemple, peut bien manipuler mécaniquement les symboles d'un formalisme, mais on ne peut pas dire qu'elle comprenne la théorie en question, qu'elle comprenne cette théorie en tant que théorie explicative d'une certaine réalité.

J'aimerais souligner trois points:

4.1. Même une théorie purement logique est plus qu'un simple calcul

Dans les années trente régnait la tendance de traiter la logique comme un pur calcul *syntactique*[2], mais aujourd'hui, même les théories

[2] Cf. R. Carnap *Logische Syntax der Sprache* Vienne 1934.

purement logiques sont traitées de façon *sémantique:* les formules reçoivent des interprétations, le calcul est mis en relation avec le modèle qu'il décrit. Mais s'il y a une corrélation sémantique entre les éléments d'un calcul syntactique et les éléments d'un modèle de la réalité, c'est que la déduction logique d'une formule dans le calcul n'est plus seulement une opération syntactique, mécanique; les relations logiques elles aussi sont des relations sémantiques pourvues de sens.

Si on comprend donc par une théorie formelle non seulement une théorie explicitement formulée, avec des règles de déduction exactes, mais un formalisme qui a des interprétations, cela n'exclut plus une compréhension intuitive. Au contraire, les foncteurs logiques d'une théorie formelle peuvent alors être compris comme des *explicitations* (en anglais: «explications») de concepts ne bénéficiant auparavant que d'une compréhension irréfléchie et intuitive. Par exemple le mot «ou» (comme dans la phrase «C'était un lapin ou un animal noir») est explicité dans la logique des propositions par deux foncteurs de vérité qui ont respectivement la matrice 0110 et la matrice 1110, et qui correspondent à l'usage exclusif et à l'usage non exclusif du mot «ou». De même la logique de l'expression «*a* croit que *p*», dont nous avons au départ une compréhension purement intuitive, est explicitée dans les systèmes de logique épistémique à l'aide d'un modèle de mondes possibles: en effet, «*a* croit que *p*» équivaut à dire que *a* pense que le monde actuel est contenu dans un certain ensemble de mondes possibles qui est l'ensemble de tous les mondes possibles où *p* est le cas.

4.2. Chaque théorie empirique doit en tant qu'empirique être reliée à l'expérience spontanée que nous avons du domaine qu'elle veut expliquer

Une théorie empirique ne veut pas analyser une fiction, une chimère, mais une réalité. Le modèle scientifique d'une telle théorie doit donc nécessairement être en connexion avec l'expérience spontanée que nous avons de cette réalité, il doit être relié d'une façon ou d'une autre à l'image spontanée que nous nous faisons dans l'expérience ordinaire de cette réalité. Ceci vaut même dans le cas où le modèle scientifique prétend corriger cette première image spontanée.

En phénoménologie, l'image du monde que nous projetons dans l'expérience spontanée de la vie de tous les jours s'appelle «Lebens-

welt»; mais on en parle aussi en philosophie analytique, là le terme en vogue est «image manifeste» (Wilfrid Sellars).

L'articulation, la formulation de la *Lebenswelt* ou de l'image manifeste se fait dans le langage ordinaire *(ordinary language)*, dans la langue normale non technique de tous les jours. De nos jours on est en général d'accord pour dire que l'image scientifique du monde doit être mise en relation avec l'image manifeste, avec la *Lebenswelt.* On sait que le langage scientifique a pris naissance dans le langage ordinaire et que pour faire comprendre le langage scientifique à un novice, on est obligé de donner des explications dans le langage ordinaire; c'est dire que le langage ordinaire est employé comme métalangue. Le désaccord dans la philosophie contemporaine concerne plutôt la question de savoir laquelle des images est plus véridique, plus proche de la réalité: est-ce l'image manifeste, comme le pensent les phénoménologues et les philosophes du langage ordinaire, ou est-ce l'image scientifique, comme le pensent les philosophes qui préfèrent les langues artificielles de la logique symbolique?

Je ne veux pas entrer ici dans le débat concernant la manière exacte dont se présente cette relation entre l'image scientifique et l'image manifeste, entre le langage scientifique et le langage ordinaire. Surtout en ce qui concerne les sciences naturelles et la physique, la question de la confirmation empirique s'est avérée très complexe, et il existe une littérature abondante à ce sujet. Depuis la première formulation dans le Cercle de Vienne du principe de vérification et de la notion des énoncés dits protocolaires, on est maintenant arrivé à des conceptions beaucoup plus nuancées et plus prudentes.

Mais nous ne pouvons pas nous occuper ici de ces questions difficiles. *Retenons seulement le fait que toute théorie empirique en tant qu'empirique doit être ancrée dans notre expérience spontanée de la réalité.*

4.3. La compréhension intuitive joue un rôle fondamental dans l'invention du modèle scientifique

Ce n'est pas seulement dans l'application qu'un modèle scientifique doit être mis en relation avec notre expérience spontanée de la réalité. Dans l'invention du modèle déjà, la compréhension intuitive joue un rôle fondamental. D'ailleurs cette invention n'est pas un processus mécanique, on ne pourrait pas la confier à une machine. Elle présuppose des facultés proprement intuitives. Nous avons une cer-

taine «intuition», «une idée» qui nous inspire, et nous essayons de l'articuler, de l'élaborer. Souvent les premiers essais de formulation ne sont pas satisfaisants. On peut en déduire des conséquences contre-intuitives, ce qui nous amène à les revoir, à corriger ce que nous avons déjà mis sur le papier.

Ceci ne vaut pas seulement lorsque l'idée du modèle scientifique provient directement de la compréhension intuitive du domaine même que le modèle en question est censé expliquer, cela vaut aussi dans les cas où il y a une différence fondamentale entre l'image scientifique et l'image manifeste, comme par exemple en microphysique. Même dans ces cas-là la formulation de la théorie est un processus d'explication de certaines idées intuitives. Seulement, dans un tel cas, l'idée qui nous inspire provient d'un domaine autre que celui qui doit être expliqué. Il se peut que l'intuition est de nature purement mathématique. Ou bien il peut s'agir d'une image «métaphorique», d'une analogie. Ainsi dans la théorie de la lumière on s'est basé, entre autres, sur la notion d'onde qui nous est familière surtout dans le domaine de l'eau.

Thomas S. Kuhn[3] nous a appris qu'une révolution scientifique est en fait caractérisée par l'irruption d'un nouveau paradigme, d'une nouvelle façon de voir. Elle a donc sa source dans la créativité de notre expérience spontanée.

Nous pouvons donc conclure que non seulement il y a un chemin naturel qui conduit de chaque compréhension à l'élaboration d'une théorie rationnelle, mais aussi que chaque théorie rationnelle a ses racines dans la compréhension intuitive, dans l'expérience spontanée.

5. Au fond, Pascal lui aussi a vu cela comme le montrent les aphorismes de ses *Pensées* (Classiques Garnier, pp. 73–74) concernant «l'esprit de finesse» et «l'esprit de géométrie», c'est-à-dire concernant la compréhension intuitive et la construction rationnelle de théories logico-mathématiques. Il me semble très intéressant de relire ces textes en les mettant en rapport avec les courants méthodologiques de la pensée contemporaine.

«... dans l'esprit de finesse, les principes sont dans l'usage commun et devant les yeux de tout le monde». Dans le langage de la philosophie contemporaine on dirait qu'elles sont contenues dans l'usage du

---

[3] *The Structure of Scientific Revolution* Chicago University Press 1970; traduction allemande Frankfurt: Suhrkamp 1973.

langage ordinaire et dans la façon de voir qui correspond à la *Lebenswelt*. «On n'a que faire de tourner la tête, ni de se faire violence», c'est-à-dire on n'a pas besoin de sortir de l'attitude naturelle ou de parler un langage artificiel; «Il n'est question que d'avoir bonne vue, mais il faut l'avoir bonne: car les principes sont si déliés et en si grand nombre, qu'il est presque impossible qu'il s'en échappe...» Comme les phénoménologues et les philosophes du langage ordinaire, Pascal insiste ici sur la richesse de l'expérience ordinaire et sur le fait paradoxal qu'il est «presque impossible» de se rendre compte de tout ce qu'on sait ainsi de manière implicite.

Par contre dans l'esprit de géométrie «... les principes sont palpables, mais éloignés de l'usage commun», c'est-à-dire on y parle plus le langage ordinaire, mais un langage technique qui a l'avantage d'exprimer les principes d'une façon tangible et univoque, «de sorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-là, manque d'habitude: mais pour peu qu'on l'y tourne», c'est-à-dire qu'on s'habitue à ce langage technique, «on voit les principes à plein; et il faudrait avoir tout à fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros qu'il est presque impossible qu'ils échappent.»

«Tous les géomètres», c'est-à-dire tous les philosophes qui emploient les langues artificielles de la logique symbolique, «seraient donc fins», c'est-à-dire seraient phénoménologues, «s'ils avaient la vue bonne, car ils ne raisonnent pas faux sur les principes qu'ils connaissent; et les esprits fins», les phénoménologues, «seraient géomètres», seraient des philosophes logiciens, «s'ils pouvaient plier leur vue vers les principes inaccoutumés de géométrie», c'est-à-dire s'ils pouvaient s'habituer aux langues techniques de la logique.

«Ce qui fait donc que certains esprits fins ne sont pas géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de géométrie; mais ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux, et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes», c'est-à-dire après avoir institué des règles explicites et exactes dans leur formalisme, «ils se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier.» Là, en phénoménologie, les principes «on les voit à peine, on les sent plutôt qu'on ne les voit», c'est une question de compréhension intuitive, de sensibilité délicate; «on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes: ce

sont choses tellement délicates et nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat et bien net pour les sentir, et juger droit et juste selon ce sentiment, sans pouvoir le plus souvent les démontrer par ordre comme en géométrie, parce qu'on en possède pas ainsi les principes, et que ce serait une chose infinie de l'entreprendre.» Pourquoi l'esprit de géométrie n'est-il pas applicable? C'est parce que Pascal estime qu'ici une analyse logique adéquate devrait être infinie, ce qui est impossible.

«Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, et non pas par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. Et ainsi il est rare que les géomètres soient fins et que les fins soient géomètres, à cause que les géomètres veulent traiter géométriquement ces choses fines, et se rendent ridicules, voulant commencer par les définitions, et ensuite par les principes, ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnement. Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse; mais il le fait tacitement, naturellement et sans art, car l'expression en passe tous les hommes, et le sentiment n'en appartient qu'à peu d'hommes.» Pascal affirme ici que de fait, même dans les choses de finesse, l'esprit peut procéder par déduction logique, seulement il doit le faire d'une façon «tacite», c'est-à-dire non exprimée, parce que la formulation d'une infinité d'expressions dépasse la capacité humaine. Pascal ajoute toutefois que «peu d'hommes» possèdent «le sentiment», c'est-à-dire la compréhension intuitive, suffisamment puissant pour saisir de tels raisonnements inexprimés.

Pascal décrit fort bien la réaction émotionnelle des phénoménologues vis-à-vis de la philosophie des logiciens: «... les esprits fins, au contraire, ayant ainsi accoutumé à juger d'une seule vue, sont si étonnés, – quand on leur présente des propositions où ils ne comprennent rien et où pour entrer, il faut passer par des définitions et des principes si stériles, qu'ils ne sont point accoutumés de voir ainsi en détail, – qu'ils s'en rebutent et s'en dégoûtent.»

Dans ses textes, Pascal semble convaincu que certaines «choses» sont d'une complexité infinie et que seul le «sentiment» intuitif est capable de saisir une infinité. Il doute donc que «l'esprit géométrique» puisse analyser ces choses et en donner un modèle scientifique; mais n'est-ce pas dangereux de penser qu'une analyse scientifique soit a priori impossible parce qu'un phénomène paraît très compliqué, très subtil, parce que jusqu'à présent aucun modèle scientifique n'est encore parvenu à en capturer les finesses? De telles affirmations con-

cernant les limites de la science ont déjà souvent été démenties par le progrès scientifique ultérieur. Et de plus elles sont dangereuses, non seulement parce qu'elles pourront être démenties, mais aussi parce qu'elles sont stériles, et sont en fait des invitations à la paresse.

Je ne nie pas la riche complexité de la vie pratique et la nécessité d'avoir un esprit de finesse pour s'y orienter. J'admets volontiers que la pratique nous fournit constamment des cas pour lesquels aucune théorie rationnelle n'a encore trouvé d'analyse. D'ailleurs les théories progressent surtout à force des contre-exemples, de cas où la théorie existante donne une analyse *fausse*. Et il y a toujours des cas limites *(borderline cases)* pour lesquels la théorie existante ne donne *pas* d'analyse. Je ne nie donc pas les insuffisances des théories existantes. Mais il reste toujours possible que les théories existantes soient améliorées. Il n'existe pas de cas où des théories seraient en principe inapplicables, il n'y a pas de domaines où il serait a priori impossible de discuter et de raisonner.

6. *L'expérience spontanée, la compréhension intuitive est la source de toute connaissance, mais – et c'est un autre point très important que j'aimerais souligner – c'est seulement la source.*

Elle n'est pas en elle-même une connaissance absolue, absolument certaine, irréfutable, incorrigible. La connaissance scientifique découle de cette source. C'est la compréhension intuitive qui maintient notre pensée en vie, qui nous fournit les inspirations, les idées pour la construction d'un argument, d'une théorie. Mais il se peut que l'élaboration rationnelle, la formulation explicite, montrera en bien des cas que notre intuition, notre conviction intuitive a été fausse, inexacte, erronée. Une certaine conviction «intuitive» donnée n'est peut être qu'un préjugé. C'était l'erreur de la tradition cartésienne que de croire à un donné incorrigible, absolument certain, qui serait donné dans une intuition immédiate infaillible et qui formerait la base inébranlable de tout savoir. La philosophie contemporaine a eu raison de critiquer ce «mythe du donné» (W. Sellars). L'image du savoir en tant que bâtiment construit progressivement sur le rocher inébranlable du donné immédiat – image qui a été chère non seulement à Descartes mais aussi aux empiristes et aux premiers néopositivistes qui voulaient tout reconstruire à partir des donnés de sens – a été remplacée par l'image du bateau (due à O. Neurath et chère à Quine), selon laquelle la science est un navire flottant qui est en reconstruction permanente et où aucune pièce n'est en principe

inéchangeable, où chaque pièce peut être réexaminée, remise en question.

Cela n'équivaut pas à un scepticisme! Chaque pièce peut être mise en question. Mais toutes les pièces ne sont pas démontées en même temps. Au lieu du doute *révolutionnaire* de Descartes, on emploie une méthode de doute *évolutionnaire* qui maintient la science en une évolution constante.

Nul ne doute que le bateau de la science flotte, qu'il s'améliore même constamment. Le progrès scientifique n'est donc pas nié, au contraire on y croit fermement.

En fait, d'un point de vue *synchronique*, la science peut bien être considérée comme un bâtiment cartésien, mais dans le développement *diachronique* c'est non seulement la théorie scientifique mais aussi la compréhension intuitive qui changent. Il y a une influence réciproque remarquable entre la compréhension intuitive et la formulation d'une théorie rationnelle: (1) Une intuition, ou peut-être seulement un pressentiment, inspire la formulation d'un début de théorie; ensuite (2) on tire de façon formelle, d'après les règles du système, les conséquences; et (3) ces conséquences sont elles-mêmes confrontées avec l'expérience spontanée. Il se peut qu'elles soient en harmonie avec nos intuitions, mais il se peut aussi qu'il y ait conflit. Dans cette deuxième éventualité, il y a deux possibilités: ou bien (4a) il s'avère nécessaire de corriger, d'améliorer la formulation de la théorie; ou bien (4b), à la lumière du système formulé, c'est notre intuition qui s'améliore, soit qu'elle se précise, qu'elle se fasse moins vague, soit qu'elle change parce qu'elle se rend compte de certains aspects qu'elle n'avait pas remarqués auparavant, soit enfin qu'elle se corrige parce qu'elle réalise que certaines de ses convictions ont été simplement erronées.

La voix de la conscience morale nous fournit un bel exemple de cette influence réciproque entre compréhension intuitive et théorie rationnelle.[4] La conscience morale est une saisie intuitive de la situation et elle émet des impératifs catégoriques. Mais il se peut qu'elle soit erronée, que cette voix se trompe. En effet, la doctrine traditionnelle est d'accord que malgré le fait que nous soyons absolument tenus à obéir à la voix de notre conscience, qu'aucune autorité ne lui

---

[4] Cf. E. Holenstein «Gewissen und rationale Verantwortung» in *Gewissen?*, hrsg. H. Holzhey, Basel: Schwabe 1975, pp. 108–135.

soit supérieure, c'est tout à fait possible qu'en agissant subjectivement en harmonie avec notre conscience, nous commettions, objectivement parlant, une faute. Il faut bien distinguer entre (a) la conscience morale formée, comme elle existe à un certain moment du développement historique, et (b) la conscience morale en tant que capacité fondamentale de l'homme, par laquelle l'homme est ouvert à des valeurs éthiques et réceptif à des raisonnements déontiques. Aussi bien les expériences de la vie pratique que le dialogue et l'argumentation rationnelle peuvent influencer notre compréhension intuitive en morale.

Donc l'abandon de l'absolutisme cartésien concernant la compréhension intuitive n'entraîne nullement un relativisme sceptique. Bien au contraire, si on croit à la possibilité de se corriger, d'améliorer sa «vue» sous l'influence de considérations rationnelles, cela représente une foi ferme en nos capacités spécifiquement humaines.

7. Un aspect intéressant de l'influence réciproque entre la compréhension intuitive et les théories rationnelles est celui de l'influence des théories scientifiques sur la façon de voir et la perception ordinaire des gens. C'est un domaine où, semble-t-il, on a encore fait relativement peu d'investigations exactes.[5]

Bien sûr, chacun sait que la vue du monde d'un Indien de la forêt vierge de l'Amazonie et celle d'un ingénieur habitant une cité moderne doivent être très différentes, et que le pouvoir de discrimination perceptive n'est certainement pas spécialisé de la même façon dans les deux cas. Mais ceci ne répond pas encore à la question de savoir quelle est concrètement l'influence de l'image scientifique sur notre faculté de percevoir.

La phénoménologie a insisté sur la primauté et la richesse de la *Lebenswelt*, et elle a dénoncé que les sciences naturelles opèrent une sélection dans ce donné de l'expérience spontanée; qu'elles ne prennent en considération que ce qui peut être mesuré et opérationnalisé. Il y a donc chez le scientifique le danger d'un appauvrissement, de ce qu'il ne se rende plus compte de la richesse de l'expérience spontanée. Par contre, la phénoménologie a peu fait pour éclaircir l'influence

---

[5] Une exception est par exemple le livre de M. H. Segall, D. T. Campbell et M. J. Herskovits *The Influence of Culture on Visual Perception* Indianapolis: Bobbs-Merrill 1966. Les auteurs ont entre autres constaté que les hommes de notre civilisation, qui sont habitués aux lois de la perspective, sont plus sujets à l'illusion optique de Müller-Lyer que par exemple des Zoulous.

positive que peuvent avoir les sciences. Car les sciences, ne démasquent-elles pas des préjugés et n'abolissent-elles pas des illusions? On a qu'à penser à l'influence qu'ont exercée les théories de Marx et de Freud; ou simplement à la découverte des illusions optiques. Mais en général, pour les phénoménologues, c'est plutôt la phénoménologie qui démasque, et ce sont les préjugés scientifiques qui sont démasqués! Mais il y a peut-être une influence positive des sciences non seulement sur nos idées mais même sur notre façon de percevoir le monde. Il serait souhaitable que la phénoménologie prenne au sérieux et thématise aussi ces phénomènes-là.

Gerhard Krüger[6] affirme par exemple que nous devons avoir une autre perception du ciel que les anciens: pour les Grecs, le ciel était une surface sphérique close, tandis que pour nous c'est un espace ouvert à l'infini. Il est certain qu'avec les théories astronomiques, notre imagination des espaces célestes a changé. Mais est-ce vraiment la perception elle-même qui a changé, comme l'affirme Krüger? Si dans une nuit claire nous sortons de la maison, est-ce vraiment un espace infini que nous *percevons?*

Il y a des cas où il est évident que la perception a résisté au progrès des conceptions scientifiques. Par exemple nous voyons toujours le soleil se lever, malgré le fait que la science nous dise que c'est la terre qui bouge. Et il semble que ceux qui croient à la thèse scientifique selon laquelle les couleurs sont des phénomènes purement subjectifs ont la même perception des pétales d'une fleur de géranium ou d'un crayon que ceux qui croient «naïvement» que le rouge appartient objectivement au pétale ou au crayon.

Ces façons de percevoir sont fixées par l'hérédité biologique, dira-t-on. Mais il y a une évolution biologique, et il semblerait ne pas être exclu qu'on puisse déceler phénoménologiquement certaines traces de possibilités de changement. Prenons l'illusion optique du bâton dans l'eau qui semble être brisé. Lorsqu'on apprend que réellement le bâton en question n'est pas cassé, et lorsqu'on formule la théorie qu'un bâton intact qui est immergé dans l'eau doit nécessairement *paraître* brisé, n'y a-t-il alors pas de changement du tout dans notre perception? Notre perception concrète de la «cassure» du bâton ne prend-elle pas une autre forme qu'auparavant? Des investigations

---

[6] *Religiöse und profane Welterfahrung* Frankfurt: Klostermann 1973.

phénoménologiques plus poussées pourraient peut-être donner ici des résultats intéressants.

8. Un autre cas spécial de l'interaction entre la compréhension intuitive et les théories rationnelles qui mérite notre attention est celui des sciences qui ont comme objet de leur investigation précisément les capacités intuitives de l'homme. Dans ces cas, les capacités intuitives sont donc en même temps instrument et objet de l'investigation scientifique. Ces dernières années, deux exemples particuliers de telles sciences ont été au centre de l'actualité philosophique: les théories linguistiques de Noam Chomsky[7] et de ses disciples et la théorie de la justice de John Rawls.[8] Dans les deux cas ces théories affirment explicitement qu'elles veulent décrire une faculté effectivement présente dans l'homme: soit le sens grammatical qui nous dit quelles locutions sont correctes, soit le sens de justice qui nous dit quelles institutions sont équitables. *C'est le troisième but de mon article d'attirer l'attention du lecteur sur ces théories originales, car il semble que nous pouvons entrevoir ici les bases d'une nouvelle façon d'aborder la philosophie de l'homme.*

Les théories mentionnées veulent être des théories *empiriques* qui décrivent des capacités actuellement existantes et qui font des *prédictions vérifiables* concernant ces capacités. Ainsi, dans la linguistique de Chomsky, on déduit des principes de la théorie que l'anglophone moyen accepte telle et telle expression comme une expression bien formée et telle et telle autre expression comme mal formée (qu'il se comporte donc de façon typiquement différente par rapport à ces expressions). Et dans la théorie de justice de Rawls, on déduit des principes la prédiction que selon notre sens de justice, selon notre sens de fairness démocratique, telle et telle institution sera ressentie comme injuste.

Mais en même temps, ces théories ont dans leur construction un côté nettement *apriorique et normatif.* Ainsi la théorie générative de la linguistique possède au fond le caractère d'une logique; Chomsky lui-même distingue les «structures profondes» *(deep structures)* ca-

---

[7] Pour une première introduction, voir J. Lyons *Noam Chomsky*, Modern Masters, New York: Viking Press 1970; traduction allemande Munich: Deutscher Taschenbuchverlag 1973.

[8] *A Theory of Justice* Cambridge Mass.: Harvard University Press 1971; traduction allemande Frankfurt: Suhrkamp 1975.

chées sous les structures de surface et Lakoff parle d'une «logique naturelle» sous-jacente; et de fait les linguistes collaborent aujourd'hui d'une façon étroite avec les logiciens (cf. par exemple le système de grammaire universelle développé par R. Montague[9]). Chez Rawls, le choix successif des principes de justice se fait dans le modèle d'un contrat social; donc là aussi il s'agit d'une sorte de théorie générative et qui a un caractère tout à fait logique: c'est en fait une application de la théorie des décisions et des jeux *(game theory)* et de la logique de probabilité.

Chomsky se rattache explicitement à la tradition du rationalisme et des idées innées. Mais il souligne en même temps la méthode empirique. Il n'y a pas de *Wesensschau* infaillible de ces idées qui formerait le point de départ inébranlable de cette science. Au contraire, sa linguistique est une théorie explicative qui se construit sur la base de l'expérience spontanée de tous les jours. De fait nos intuitions linguistiques se portent d'abord sur des exemples concrets. Nous sentons par exemple que «Il a apaisé la querelle» mais non pas «Il a apaisé qu'ils se sont querellés» est bien formé. Et nous savons spontanément que le raisonnement suivant est acceptable: «S'il pleut, la route est mouillée. Il pleut en effet. Donc la route est mouillée». Nous n'avons pas une vision mystérieuse de l'ensemble de la structure de la langue. Mais par une réflexion rationnelle, nous commençons à construire pas à pas un modèle explicatif, une théorie composée de lois générales. Les lois générales forment partie de la théorie, les comprendre vraiment c'est comprendre comment elles fonctionnent dans l'ensemble du système, quelle est leur portée, quelles sont leurs conséquences. Donc la compréhension parfaite ne consiste pas dans l'intuition d'une loi isolée. On n'arrive à une connaissance sûre des lois qu'*à la fin* de l'élaboration d'une théorie (cf. la théorie des ensembles où les premières «intuitions» ont mené à des paradoxes).

La même chose vaut pour la théorie de Rawls. Notre sentiment de justice opère dans la vie concrète. La connaissance des principes généraux ne peut être que le fruit d'une réflexion, de la construction d'une théorie explicative. (Le penchant intuitif pour certaines maximes, certains slogans n'est pas encore la connaissance sûre d'un principe.) Pourtant la théorie se développe d'une façon tout à fait apriorique (Rawls se réclame d'ailleurs de Kant!), par des expé-

---

[9] *Formal Philosophy* Yale University Press 1974.

riences de pensée pure. Le modèle du contrat social postule qu'un ensemble d'individus dans une situation idéalisée et purement fictive, donc aucunement historique, doivent se mettre d'accord sur des principes de fairness de sorte que ces principes soient rationnellement acceptables pour chacun.

Ce curieux mélange de procédés empiriques et aprioriques semble tout à fait approprié dans une investigation d'une faculté rationnelle de l'homme. Car d'un côté une faculté rationnelle doit être compréhensible en elle-même. La rationalité exige une explication qui n'est pas seulement une hypothèse aveugle et factuelle. Mais d'autre part l'homme est un être qui se rencontre de fait. Qui peut être décrit et auquel la description doit s'appliquer: une confirmation empirique est donc possible et nécessaire. *Donc, ce qui est approprié pour l'explication d'une faculté rationnelle de l'homme, ce n'est ni un intuitionisme dogmatique divorcé de l'expérience ni un empirisme qui ne peut pas expliquer l'aspect normatif inhérent à ces phénomènes.*

Il est utile de se rappeler qu'une faculté rationnelle n'est pas du même ordre qu'une «capacité» d'une chose physique. Par exemple, la capacité des métaux d'être oxydables peut être expliquée par une théorie, mais comme cette «capacité» n'est pas «transparente à elle-même», cette théorie ne peut pas être déduite a priori. De fait c'est une théorie purement empirique dans laquelle figurent même des entités hypothétiques non observables, des entités dites «théoriques».

Il est important de distinguer, comme nous l'avons déjà fait plus haut pour le cas particulier de la conscience morale, entre (a) la faculté rationnelle comme elle a été formée à un certain moment du développement historique et (b) la faculté rationnelle en tant que capacité d'être ouvert à des arguments rationnels, c'est-à-dire le «noyau» de cette faculté.

L'existence de ce noyau se manifeste d'une façon concrète si l'on observe comment l'oscillation pendulaire entre théorie et compréhension intuitive tend vers un équilibre stable. Surtout dans le cas du sens de la justice, il y a une grande variabilité, tandis que pour le sens grammatical et logique cette variabilité est moindre. En fait, pourquoi y a-t-il cette différence? Il semble que ce soit dû au fait que en ce qui concerne la grammaire et la logique, l'usage courant est ipso facto correct. Le fonctionnement d'une langue naturelle qui ne serait pas logiquement correct est impensable: ce fonctionnement peut avoir des imperfections concernant la complexité, l'ambiguïté, la non-exacti-

tude (être vague), – ceci explique d'ailleurs pourquoi il est utile en vue de certains buts bien définis de construire des langues artificielles – mais il ne peut être logiquement incorrect. Ici la pratique établit donc ipso facto une norme correcte.

Pour le sens de la justice, par contre, ceci ne vaut pas. Ici un système profondément injuste peut très bien fonctionner et survivre; la pratique politique n'établit pas ipso facto une norme juste. Il s'ensuit qu'une théorie rationnelle a ici une fonction spécialement importante à remplir.

9. Je n'ai pas distingué dans ce papier entre science et philosophie: en effet, je pense que la philosophie et les sciences (comprises dans un sens plus restreint) présentent le même phénomène d'interaction entre compréhension intuitive et formulation explicite, entre expérience spontanée et construction de théories rationnelles. Et le lecteur devinera ce qui s'ensuit: en philosophie comme dans les sciences, une analyse phénoménologique minutieuse du donné intuitif et une réflexion logique sur les formulations linguistiques et sur les constructions théoriques doivent aller de pair. Donc les deux courants méthodologiques de la philosophie contemporaine, la phénoménologie et la philosophie analytique, loin d'être en opposition irréductible, sont plutôt tout à fait complémentaires. C'est là un de mes thèmes favoris, mais que j'ai élaboré ailleurs.[10]

---

[10] Cf. entre autres G. Küng «Language analysis and phenomenological analysis» *Actes du XIVème Congrès International de Philosophie* Vienne 2–9 septembre vol. 2 pp. 247–253; «The phenomenological reduction as *epoché* and as explication» *The Monist* vol. 59 (1975) 63–80.